Respectons les virgules!

Autor(en): **Cornut, Samuel**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **31 (1902)**

Heft 8

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1041143

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

tricité où tout marche vite. Il faut à notre population un esprit d'initiative individuelle beaucoup plus prononcé dans tous les domaines. Il lui faut surtout une solide instruction professionnelle. Eh bien ! les nouvelles méthodes favorisent tout cela. Appuyons-les donc énergiquement, maîtres et autorités scolaires, et, pour nous convaincre de leur supériorité, nous n'avons qu'une chose à faire, c'est d'étudier et de comparer sans parti pris et leur cause sera gagnée. F. OBERSON, *insp. scolaire.*

N.-B. — La conférence a été suivie de deux leçons d'application sur l'étude du verbe.

Respectons les virgules !

Aujourd'hui, j'ai fait comme le sage. J'ai tourné sept fois ma langue dans ma bouche avant de causer avec vous de l'orthographe.

Sans doute, il est trop tard pour parler encore d'elle !

On sait qu'elle est morte et enterrée ; les écoliers nous le disent tout crûment ; et, si elle tentait de revenir à la vie, ils la cribleraient de tant de fautes que la pauvre vieille comprendrait qu'elle est désormais de trop dans le monde.

Cependant, parlons-en. Il me semble même que c'est le moment ou jamais d'en parler. Il y a une année, on sait les flots d'encre qu'a fait couler la circulaire de M. Leygues : eh ! bien, tous ces articles pour ou contre l'orthographe n'étaient guère intéressants, parce qu'on se battait dans le vide. Ce n'est pas parce que le premier journaliste venu vient nous dire qu'il respecte ou qu'il méprise l'orthographe que nous en serons plus avancés.

Aujourd'hui, c'est tout différent : la question de l'orthographe n'est plus une question théorique, elle touche aux plus graves réalités ; il ne s'agit plus de savoir ce que tel professeur ou académicien pense des règles d'accord du participe, mais la répercussion que la circulaire ministérielle a produite dans l'esprit des élèves. Depuis une année et plus qu'on leur répète que l'orthographe est une chinoiserie, une enquête s'impose sur la manière dont ils comprennent et pratiquent la liberté qui leur est donnée.

Je ne suis pas en état de faire cette enquête, mais j'y apporte d'avance ma petite contribution. Disons-le tout de suite : ici, à Paris, dans les établissements d'instruction que je connais un peu, on est en plein gâchis ; c'est la tour de Babel. Côté des maîtres : les uns tiennent encore aux règles essentielles, les autres voudraient, sinon tout bouleverser, au moins étendre sur toutes les fautes le manteau d'une inlassable indulgence. De guerre lasse, on tombe dans les compromis les plus bizarres ; ainsi, à un examen d'admission aux Ecoles normales de la ville

de Paris, il a été décidé de ne compter qu'un huitième de faute pour la confusion de la préposition *à* avec la forme verbale *a*, tandis qu'on a compté pour une faute entière l'*s* oubliée à « sirop de groseilles ».

Côte des élèves : « l'orthographe ! il n'y en a plus », m'a déclaré l'un d'eux. Et les devoirs qu'il m'a été donné d'examiner dans diverses institutions montrent éloquemment que c'est là le mot de la situation : l'orthographe se meurt, l'orthographe est morte !

Aussi, quelle réjouissante fantaisie ! quelle variété dans les pataquès et quelle intarissable source de malentendus ! Les phrases chevauchent les unes sur les autres, les accents éperdus vont se poser sur des couronnes, la virgule chasse le point de la fin des phrases, l'apostrophe s'évanouit. On ne sait plus on ne distingue plus, tout est dans tout, tout égale tout. On avait entr'ouvert la porte à la tolérance, et la licence est entrée, et l'abus, et l'anarchie, et le chaos. Aujourd hui, dans les devoirs des élèves, la langue française est en train de devenir un je ne sais quoi qui n'a plus de nom.

Vous voulez sévir ? Messieurs les élèves vous regardent de haut, ont l'air de vous dire : Mais, d'où venez-vous ? Vous n'avez donc pas lu la circulaire de Monsieur le ministre ? Mais, allez en Chine avec votre orthographe !

Reconnaissons que l'idée d'une réforme orthographique partait d'un bon naturel : la minutie tatillonne et pédantesque de certains maitres, qui brisaient l'avenir d'un élève pour l'oubli de quelques accents indifférents, qui faisaient une affaire d'état d'un point sur un *i*, devenait intolérable. J'entends toujours la voix furieuse de mon « régent » me reprochant de n'avoir pas appris par cœur une colonne de mots du vocabulaire Pautex. J'en savais l'orthographe, et ne faisais pour ainsi dire pas de fautes dans mes devoirs ; mais cela ne suffisait pas, il me fallait savoir que dans telle colonne il y avait tels et tels mots.

Voilà l'abus scolastique, le fétichisme du manuel ; mais autant le maître doit éviter de fatiguer la mémoire par des tours de force qui ne riment à rien, autant l'orthographe bien comprise peut fortifier le jugement par des applications incessantes ; à une condition : c'est qu'on ne présentera jamais à l'élève l'application de telle règle orthographique comme un exercice abstrait ; avant la règle, je ferais surgir à ses yeux l'image concrète, et, si possible, pittoresque, dont le terme à orthographier est le signe ; je lui ferais découvrir lui-même pourquoi on écrit essuie-mains avec un *s* et appui-main sans *s* ; bref, je ferais d'une dictée une véritable leçon de choses.

Plus encore que l'accent et l'apostrophe, la virgule et le point ont à nos yeux une vertu éducatrice de premier plan. Tenez, j'ai une petite classe de rhétorique où jamais un inspecteur est venu me tracasser, où mon directeur me laisse raisonner ou déraisonner à ma guise. Je ne sais si j'abuse de

la seconde de ces libertés, mais mes élèves se tiennent au baccalauréat aussi bien que ceux des autres établissements. Maître absolu dans ma classe, au lieu de me payer le plaisir de faire le tyranneau, je ne cesse de répéter à mes réthoriciens que nous sommes en république, qu'ils ont le droit de me sommer de leur prouver tout ce que j'affirme, et de ne pas se laisser persuader au besoin ; je suis heureux quand ils me trouvent en faute, et en profite immédiatement pour leur dire qu'une confiance aveugle en la parole du maître est chose plus pernicieuse que l'irrévérence, En retour, quand ils ont compris et admis comme fondé en raison de ce que je leur dis, je suis plus que sévère, je suis féroce quand ils ne s'y conforment pas, car ils offensent une autorité plus grande que celle de leur maître, à savoir, la raison en personne.

Or, au commencement de chaque année scolaire, dans la correction des devoirs, je relève minutieusement leurs fautes d'orthographe ; au bout de cinq ou six leçons, je les ai si rudement redressés que je n'ai plus guère besoin d'y revenir, et que nous pouvons nous élever aux plus hautes questions de littérature ou de morale ; mais, avant d'être domptés, armés du nom de M. Leygues, ils tentent de regimber. L'un d'eux, comme je vous l'ai dit, me répond que l'orthographe, ça n'existe plus ; un autre, à une de mes remarques, me dit d'un air dédaigneux :

— Ce n'est qu'une virgule oubliée !

— Ah ça, lui ai-je répliqué, pensez-vous que les virgules aient été inventées pour le roi de Prusse ? Mal ponctuer, Monsieur, c'est manquer et de conscience et de netteté dans les idées. Une virgule marque un repos de la pensée (et de la voix) ; elle sépare, distingue, nuance les idées ; elle les place chacune dans la perspective qui lui convient. Que diriez-vous d'un peintre qui brouillerait tous les plans et accaparerait toute l'attention du spectateur par un détail accessoire ?

— Madame de Sévigné...

— Madame de Sévigné... Madame de Sévigné... D'accord, elle n'eût pas remporté le prix de dictée ; mais elle n'avait pas besoin d'orthographe. Je m'explique : ses lettres (indépendamment d'une excuse que vous ne pouvez invoquer, celle du génie) ses lettres sont de la littérature parlée ; les virgules qu'elle négligeait sur le papier, soyez sûr qu'elles existaient dans son esprit sous forme de nuances exquises, de finesse et de grâce. Nous qui n'avons pas sa grâce, tâchons d'avoir sa netteté ; ce qu'elle avait d'instinct, ayons-le comme nous pourrons, en nous aidant de ces pauvres virgules, si humbles, mais si utiles, qui, sans prétention, sans apparence, sont des indispensables servantes de la pensée.

Samuel CORNUT.

Communiqué par P. P. (Valais).